160. 4. 190.

LA FÊTE D'UN BOURGEOIS DE PARIS,

OU

LE JOUR ET LE LENDEMAIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par MM. DU MERSAN ET MERLE;

Représentée, pour la première fois, à Paris, par les Comédiens Français du Roi, sur le Théâtre royal de l'Odéon, le 17 février 1816.

PRIX : 1 fr. 50 c.

g.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1816.

132059 - B

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. BONNIN, marchand bonnetier.	M. *Chazel.*
Mad. BONNIN, sa femme.	Mad. *Descuillés.*
PIERRE BONNIN, leur fils. . . .	M. *Talon.*
Mad. PIERRE BONNIN.	Mad. *Sara Lescot.*
ÉDOUARD, fils de Pierre Bonnin .	M. *Pélicier.*
M. LAURENT, gendre de Bonnin .	M. *Edouard.*
Mad. LAURENT, sa femme. . . .	Mlle. *Roi.*
JOSÉPHINE, leur fille.	Mlle. *Fleury.*
JEANNETON, cuisinière de M. Bonnin	Mad. *Milen.*
M. LEDOUX, parasite	M. *Armand.*
M. MALINET, mystificateur . . .	M. *Frogères.*
M. SAUTRIOT, danseur.	M. *Charles.*
M. ACAJOU, tapissier.	M. *Le Borne.*
M. BRILLANT, lampiste	M. *Azéma.*
Le Portier	M. *Valville.*
Le Traiteur	M. *Jean.*
Quatre Musiciens.	
Voisins, Voisines.	

La Scène se passe chez M. Bonnin, à Paris, dans le quartier St.-Michel.

Digitized by Google

LA FÊTE
D'UN BOURGEOIS DE PARIS,
OU
LE JOUR ET LE LENDEMAIN,
Comédie en trois Actes.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une chambre ; dans le fond une alcove ; à gauche, une table avec des cartons ; au milieu, une cage suspendue à une poulie.

SCENE PREMIERE

JOSÉPHINE, *devant une table, comptant tout haut* (*).

Deux et deux font quatre, et six font dix, je pose zéro et retiens un, et sept font huit, et sept font quinze, et neuf font vingt-quatre, je pose quatre et avance deux ; total... nombre, dixaine, centaine, deux cent quarante. Là, voilà mon addition finie. Que c'est ennuyeux ces calculs ! aussi je ne me dépêche pas d'apprendre l'addition, parce que je ne la saurais pas plutôt qu'il faudrait apprendre la soustraction. Pourquoi mes parens m'ont-ils mise dans le commerce ? parce que mon père est tapissier, et mon grand-papa bonnetier... J'aurais eu tant de plaisir à être artiste, chanteuse ou danseuse de l'Opéra !.. heureusement qu'aujourd'hui on s'amusera bien à la maison. C'est la fête de mon grand-papa, la St.-Claude ! — Mon cousin Edouard viendra sûrement de bonne heure...

(*) Les Personnages sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent être au Théâtre.

Digitized by Google

SCENE II.

ÉDOUARD, JOSÉPHINE.

ÉDOUARD.

Vous le voyez, ma cousine, je manque aujourd'hui mon cours de Droit et ma conférence ; mais ce n'est pas tous les jours fête, et ce qui me fait le plus de plaisir dans celle-ci, c'est que je passerai la journée avec vous.

JOSÉPHINE.

Vous êtes toujours aimable et galant, mon cousin : mais votre cœur est-il bien d'accord avec vos paroles ?

ÉDOUARD.

Vous en doutez, Joséphine ?

JOSÉPHINE.

Il faut m'excuser, Édouard ; mais je vois avec chagrin que vous avez pris un état qui va vous élever au dessus de toute la famille, et j'ai peur qu'un jour vous ne nous méprisiez parce que vous serez un habile avocat, et que nous ne serons que des petits marchands.

ÉDOUARD.

Vous pouvez penser...

JOSÉPHINE.

Vous serez fier et vous ne voudrez plus m'épouser.

ÉDOUARD.

Joséphine, je croyais que vous me connaissiez mieux. Et cette idée m'en fait naître une autre ; vous cherchez à vous fâcher pour avoir un prétexte d'écouter M. Ledoux, qui vous fait très-visiblement la cour.

JOSÉPHINE.

M. Ledoux !... oui, je m'en suis bien apperçue : mais c'est un tracassier, un bavard. Qu'est-ce que vous lui trouvez donc d'aimable ?

ÉDOUARD.

Rien, assurément. C'est un homme qui affiche les grands sentimens et qui ressemble à ces titres de mélodrames dont les caractères se voient de cinquante pas. Cela ne fait d'effet que pour les bonnes gens ! Il n'entre jamais ici qu'en disant : le cher M. Bonnin est-il là-haut ? l'excellente Mad. Bonnin est-elle dans sa chambre ? cela les attendrit jusqu'aux larmes, et M. Ledoux a soin d'embrasser tout le monde afin d'avoir un prétexte pour vous embrasser aussi.

Digitized by Google

JOSÉPHINE.

Oui, mais je me sauve toujours pendant qu'il embrasse ma grand'maman.

ÉDOUARD.

Ah ! Josephine, le plus grand obstacle à notre union, c'est la mauvaise intelligence qui règne entre nos parens.

JOSÉPHINE.

Qui peut les avoir brouillé ?

ÉDOUARD.

Ce ne peut être que ce Ledoux.

JOSÉPHINE.

Ils ne le connaissent pas.

ÉDOUARD.

Je n'en sais rien. Ces gens-là connaissent tout le monde sans qu'on s'en doute.

JOSÉPHINE.

Je ne dirai pas que ma tante est méchante; mais c'est un peu elle qui est cause de la désunion.

ÉDOUARD.

Au contraire, ma mère se plaint d'elle. Il faut dire la vérité, Joséphine, parce que M. Laurent votre père est un gros tapissier, et qu'il fournit beaucoup de gens riches, qui le paient fort peu, il a de la morgue et fait le grand seigneur.

JOSÉPHINE.

Mon oncle est tout l'opposé. Il aimerait mieux perdre une pratique que de lui faire crédit, et il a souvent refusé d'obliger mon père.

ÉDOUARD.

Mon dieu, ma cousine, tout le monde a ses défauts. Il est heureux pour nous d'avoir été mieux élevés que nos parens; mais n'oublions pas que c'est à eux que nous en avons l'obligation.

JOSÉPHINE.

S'ils pouvaient se raccommoder aujourd'hui ! ma bonne maman dit qu'elle ne donne cette fête que pour les forcer de se rencontrer ici.

ÉDOUARD.

Comment une fête ? Est-ce qu'il y aura quelque chose d'extraordinaire ?

JOSÉPHINE.

Eh sûrement ! c'est un secret; mais je n'ai rien de caché pour vous. Apprenez qu'il y aura grand souper, bal, musique, des artistes, beaucoup de monde; c'est M. Ledoux qui a ordonné tout cela, et qui a écrit hier soir avec nous les lettres d'invitation.

Digitized by Google

ÉDOUARD.

Il se mêle de tout ! Je le trouverai toujours sur mes pas... Oh ! M. Ledoux, je devine vos projets. Vous faites ici l'amoureux et le complaisant, pour y trouver votre couvert mis et m'enlever ma cousine, dont vous n'aimez que la dot ! mais je vais surveiller vos démarches et déjouer vos projets.

JOSÉPHINE.

Ah! mon dieu, Édouard, comme vous avez l'air fâché!

ÉDOUARD.

Joséphine, je sors ; j'ai quelques affaires... je rentrerai de bonne heure ; je vous retiens pour danser.

JOSÉPHINE.

La première contredanse?

ÉDOUARD.

Pour toutes, ma petite cousine... vous ne danserez qu'avec moi, n'est-ce pas?

JOSÉPHINE.

Je n'ai pas besoin de vous le promettre.

ÉDOUARD.

Adieu... Qu'avec moi? (*Il sort.*)

SCÈNE III.

JOSÉPHINE.

Certainement, à moins que quelqu'un m'invite ; il ne serait pas honnête de refuser... Oh ! cependant, si cela lui fesait de la peine ! ce cher Edouard, il m'aime tant ! et moi je l'aime autant que je déteste M. Ledoux.

SCENE IV.

Mad. BONNIN, JOSEPHINE.

Mad. BONNIN.

Eh bien, petite fille, que faites-vous là ? vous rêvez au lieu de travailler.

JOSÉPHINE.

Mon dieu, ma bonne maman, j'ai bien travaillé aujourd'hui. J'ai fini ce matin la cravate que je brodais pour la fête de mon grand papa, et je viens d'achever mes calculs et ma leçon d'orthographe.

Mad. BONNIN.

Allons, allons, c'est à merveille. Tu sais mon enfant que

Digitized by Google

je ne te gronde que pour ton bien, profite de l'éducation que l'on te donne; plût au ciel que j'en eusse reçu une semblable! j'aurais fait un établissement brillant, au lieu d être la femme d'un bonnetier du quartier St.-Michel.

JOSÉPHINE.

Est-ce que vous n'avez pas été heureuse avec mon bon papa?

MAD. BONNIN.

Si fait, très-heureuse. Il a toujours été pour moi aux petits soins; mais c'est un homme à petites vues, un génie étroit, qui n'a jamais voulu quitter son quartier et sa Barbe d'or, pour s'établir, comme je voulais, dans la rue St. Honoré ou au Palais-Royal.

JOSÉPHINE.

Comme notre boutique est triste! personne n'y entre plus; ce nouveau bonnetier qui est venu s'établir en face, nous enlève tout le monde.

MAD. BONNIN

Je le crois bien: sa façade est à colonnes, et il a une enseigne qui a l'air d'un tableau du Salon.

JOSÉPHINE.

Et puis, il a une jolie demoiselle dans son comptoir, tandis que chez nous on ne voit que les garçons, et mon grand papa qui se promène de long en large avec sa robe de chambre à ramages; on ne veut jamais que j'entre dans la boutique, moi.

MAD. BONNIN.

J'espère bientôt lui faire entendre raison. M. Ledoux le convertira; c'est à lui que je dois le peu de goût et de bon ton que j'ai acquis depuis quelque tems. Je veux monter ma maison dans le grand genre; et faire sensation dans le quartier; tous nos voisins nous donnent l'exemple: le mercier du coin a un comptoir d'acajou sur lequel sa fille dessine des académies; la femme du chapellier voisin touche du piano dans son arrière boutique, et la fille du clincailler, pince de la harpe dans son entresol.

JOSÉPHINE.

Oh! ma bonne maman, donnez-moi des maîtres, vous verrez comme je profiterai.

MAD. BONNIN.

Je frappe aujourd'hui le grand coup; la fête que je donne doit éblouir nos voisins, raccommoder ensemble nos enfans, ravir votre père, lui donner le goût du beau, le tirer de son apathie. M. Ledoux m'a promis des merveilles.

JOSÉPHINE.

Je crois que mon cousin prépare aussi quelque chose... si vous le consultiez?

Digitized by Google

MAD. BONNIN.

Edouard est un enfant. M. Ledoux s'entend si bien à cela; il n'y a pas une fête dans Paris qui soit comme il faut, s'il n'en est l'ordonnateur.

JOSÉPHINE.

Vous avez beaucoup de confiance en lui.

MAD. BONNIN.

Et vous, Joséphine, j'ai déjà remarqué qu'il n'avait pas le don de vous plaire; j'ai cependant des raisons de désirer que vous soyez bien ensemble... j'en parlerai ce soir à votre père.

JOSÉPHINE.

Eh quoi! maman, est-ce que vous voudriez?.. ah! mon dieu, et que va devenir Edouard?

MAD. BONNIN.

Laissez-là votre Edouard, et parlons de ma fête. Il faut tout arranger, il faut que je fasse sortir M. Bonnin, pour qu'il ne gêne pas nos préparatifs. Avez-vous songé à votre toilette?

JOSÉPHINE.

Je mettrai ma robe de dimanche dernier, et mon petit chapeau écossais.

MAD. BONNIN.

Un chapeau pour un bal? Coeffez-vous à la Ninon, à la Chinoise.

JOSÉPHINE.

Si j'avais un peigne de corail comme mademoiselle Bernard, dont la maman donne à jouer le jeudi, et où vous allez faire le boston.

MAD. BONNIN.

Eh bien, c'est à deux pas: va le lui emprunter de ma part.

JOSÉPHINE.

Ma bonne maman, c'est aujourd'hui son jour, elle ne voudra pas me le prêter; vous devriez plutôt m'en acheter un; quand ce ne serait que du faux, comme celui que mademoiselle Ravinot avait l'autre jour à la comédie bourgeoise.

MAD. BONNIN.

Je veux que vous soyez comme tout le monde: prenez de l'argent dans le comptoir. Les jeunes filles ont la manie des bijoux, c'est vraiment ruineux.

JOSÉPHINE.

Merci, ma bonne maman. Que je vais être belle! que je vais être belle! Edouard sera bien content.

(*Elle sort en sautant.*)

Digitized by Google

SCENE V.

Mad. BONNIN.

Monsieur Ledoux n'arrive pas, et je ne puis rien faire sans lui. Renvoyons toujours mon mari, je veux qu'il soit surpris... Le plus grand mérite d'une fête, c'est la surprise... Ah! mon dieu! le voilà en robe de chambre et en bonnet de nuit, lui qui s'habille ordinairement avant le dîner... Par quel hasard aujourd'hui?... c'est pour me contrarier; les maris n'en font pas d'autres.

SCENE VI.

M. BONNIN, *en robe de chambre et en bonnet de nuit;* Mad. BONNIN.

M. BONNIN.

Ma femme, donne-moi mes livres. Je ne me sens pas aujourd'hui en train de sortir, je vais régler mes comptes du mois.

Mad. BONNIN.

Quand je le disais! Point du tout, monsieur; quand vous ne sortez pas après le dîner, vous êtes maussade toute la soirée.

M. BONNIN.

Je me sens des dispositions au mal de tête.

Mad. BONNIN.

C'est cela même, l'exercice vous fera du bien.

M. BONNIN.

Je crois que je vais avoir ma fluxion.

Mad. BONNIN.

Le grand air la dissipera. Otez donc cette coeffe de nuit qui vous vieillit de vingt ans.

M. BONNIN.

Il faut faire tout ce que tu veux.

Mad. BONNIN.

Prenez votre perruque qui est là, sur le champignon. (*M. Bonnin met sa perruque.*) Regardez-moi en face. Cela vous va à merveille, vous êtes beau comme un ange... Mettez votre habit et partez vîte.

M. BONNIN.

Dis-moi donc où tu m'envoies.

Digitized by Google

MAD. BONNIN.

Ne faut-il pas que vous sortiez pour vos affaires, que vous alliez voir vos ouvriers? quand on ne donne pas le coup d'œil du maître, tout va mal.

M. BONNIN.

J'ai été hier à la fabrique.

MAD. BONNIN.

En ce cas-là, allez où vous voudrez: au Luxembourg, au Jardin du Roi; faites une bonne tournée.

M. BONNIN.

Eh bien, envoie-moi promener tout bonnement. Pourquoi tant de prétextes? Passe-moi mon habit, donne-moi ma canne et mon chapeau, dis-moi tout naturellement que je te gêne. (*Madame Bonnin lui passe son habit et lui donne sa canne et son chapeau.*) Je vais aller au café Voltaire faire une poule au domino.

MAD. BONNIN.

Non, monsieur, n'allez pas jouer; je ne sais comment vous faites, mais vous perdez toujours.

M. BONNIN.

Ne faut-il pas que quelqu'un perde? (*à part.*) Elle ne sait pas que j'ai une petite cachette, mais motus.

MAD. BONNIN.

Si nous demeurions dans le beau quartier, vous auriez une promenade plus agréable; vous iriez faire un tour sous les galeries du Palais-Royal.

M. BONNIN.

Qu'appelez-vous le beau quartier, madame Bonnin? Le beau quartier c'est le mien: mes parens et mes amis y sont établis, ma boutique y est connue de tems immémorial; il n'y a pas, à la vérité, autant de maisons de jeu, ni de magasins de nouveautés; mais il y a, en revanche, beaucoup d'honnêtes gens, et j'y demeure.

MAD. BONNIN.

Comme vous prenez feu, M. Bonnin!

M. BONNIN.

C'est que vous êtes revenue plusieurs fois sur cette idée de transporter notre magasin de l'autre côté des ponts. Je suis né dans celui-ci, je regarde le faubourg St.-Germain comme ma patrie, et je veux y finir mes jours.

MAD. BONNIN.

Eh bien! voilà qui est fait, mon ami, je ne vous contrarierai pas là-dessus; du moment que cela vous ferait de la peine, n'en parlons plus.

Digitized by Google

M. BONNIN.

A la bonne heure. Tu es une bonne, une excellente femme ; mais tu as des idées...

Mad. BONNIN.

Tu es un excellent homme ; mais tu as ta routine, tes habitudes.

M. BONNIN.

J'ai celle d'être heureux et j'aurais peur de la perdre. Regarde comme nous sommes bien placés ici ; mon fils au b ut de la rue Saint-Jacques ; mon gendre, rue des Francs-Bourgeois . . . notre Edouard à deux pas des écoles de Droit ; moi, tout près du théâtre de l'Odéon, où j'aime beaucoup à aller le dimanche. N'est-ce pas gentil tout à fait ?

Mad. BONNIN.

Je conviendrai de tout ce que tu voudras pour avoir la paix dans le ménage. Allons, va te promener.

M. BONNIN.

Eh bien ! c'est charmant une femme comme cela ; c'est rare, cela ne se trouve que dans notre quartier.

Mad. BONNIN.

Et sois rentré à huit heures précises.

M. BONNIN.

Je n'y manquerai pas ; ma montre va comme Saint-Sulpice. Adieu, maman, quand tu n'es pas dans tes petites humeurs, vrai, tu es à croquer. (*Il sort.*)

SCENE VII.

Mad. BONNIN.

J'ai eu de la peine à le renvoyer, j'ai vu le moment où j'allais être obligée de me fâcher. (*Elle appelle.*) Jeanneton, Jeanneton !

SCENE VIII.

Mad. BONNIN, JEANNETON, *tenant un panier sous le bras.*

JEANNETON.

Me v'là, not' bourgeoise, j'arrive du marché.

M. BONNIN.

Mon mari est enfin parti, et ce n'est pas sans peine que je 'ai décidé à sortir.

Digitized by Google

JEANNETON.

Not' maître est pourtant ben obéissant.

Mad. BONNIN.

Vous avez porté ce matin toutes nos lettres d'invitation ?

JEANNETON.

Oui, madame, tous ces papiers que vous avez griffonné hier au soir, jusqu'à onze henres, c' qu'est cause que nous nous sommes couchées si tard.

Mad. BONNIN.

Le grand malheur !

JEANNETON.

C'est monsieur Ledoux qui vous a donné cette fantaisie-là : il a toujours des idées comme ça, pour mettre du remue-ménage dans la maison.

Mad. BONNIN.

Allez-vous aussi dire du mal de M. Ledoux, l'homme le plus essentiel, le plus intelligent, le plus aimable ? Toujours gai, se mêlant de tout, faisant rire à table, contant des histoires quand on s'ennuie : c'est l'homme universel que monsieur Ledoux.

JEANNETON.

Ah ! ça, oui ; il ne vient jamais ici sans passer par la cuisine, où il me fait endêver...

Mad. BONNIN.

Vous êtes une sotte. Allez vous occuper de votre souper ; vous êtes si maladroite que je suis obligée d'en faire faire la moitié chez le traiteur de l'Ecu de France, vis-à-vis la grille du Luxembourg.

JEANNETON.

Pardine, madame, pour vos cinquante écus, ne voudriez-vous pas une cuisinière de la chaussée d'Antin ?

(Elle va pour sortir.)

Mad. BONNIN.

Il faut auparavant ôter cette table, ces cartons.

JEANNETON, *revenant.*

Dame, je ne puis pas tout faire à-la-fois.

Mad. BONNIN.

Vous êtes une raisonneuse. Ah ! voici M. Ledoux.

SCENE IX.

Mad. BONNIN, LEDOUX, JEANNETON.

Mad. BONNIN.

Arrivez donc, terrible homme.

Digitized by Google

LEDOUX.

Me voilà. J'ai vu M. Bonnin tourner le coin de la rue, et j'accours.

MAD. BONNIN.

On ne peut rien faire sans vous, vous avez tant de goût, d'adresse...

LEDOUX.

Oh ! pour cela, je suis connu ; je fais tout avec rien. Entrez, vous autres.

SCENE X.

Les Mêmes, BRILLANT, AGAJOU, Garçons *apportant des banquettes, des quinquets et des guirlandes.*

LEDOUX, *à madame Bonnin.*

Ce sont des quinquets, des guirlandes que je fais apporter. (*Aux garçons.*) Posez tout cela, (*à madame Bonnin.*) Avez-vous des rideaux, des fleurs, des draperies ?...

MAD. BONNIN.

Entendez-vous, Jeanneton, donnez lui tout ce qu'il demandera.

JEANNETON.

Eh ! puisqu'il fait tout avec rien.

LEDOUX.

Ne perdons pas de tems. Il faut pour le héros de la fête, une estrade, un trône.

MAD. BONNIN.

Nous avons son grand fauteuil à bras.

LEDOUX.

C'est la même chose. Au moment des bouquets, des complimens, il faut qu'il lui descende une couronne sur la tête.

JEANNETON.

Ah ! que ce sera gentil !

LEDOUX.

Où la suspendrons-nous ?... Ah ! à la ficelle de la cage du serin... On mettra là le fauteuil, et au moyen de la poulie..... A merveille ! Jeanneton, du laurier pour la couronne, vous devez en avoir à la cuisine.

JEANNETON.

Laissez donc ; et puis je n'aurais plus de laurier pour mes sauces.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

Les Mêmes, excepté JEANNETON.

ACAJOU, *détachant la cage.*

Ne vous inquiétez pas des accessoires, monsieur Ledoux, j'ai tout ce qu'il faut; est-ce que je ne fournis pas les comédies bourgeoises et les fêtes de familles? C'est la même chose, et je vais attacher ici la couronne de la Rosière de Salency.

LEDOUX.

Avec du goût et de l'adresse, on tire parti de tout, nous nous prêterons à l'illusion... Mais, ne verrai-je pas la charmante Joséphine? je ne voudrais pas perdre une seule occasion de l'assurer d'une flamme aussi pure que désinterressée. (*Aux garçons.*) Deux quinquets à la cheminée.

MAD. BONNIN.

Elle ne va pas tarder à rentrer.

LEDOUX.

Je ne sais pourquoi elle ne paye pas ma tendresse du prix que je crois mériter.

MAD. BONNIN.

Oh! c'est jeune encore, c'est timide, cela n'est pas développé.

LEDOUX.

Votre exemple la formera; vous avez tant de vertus et de sensibilité que... (*Aux garçons.*) Vous démonterez le lit, pour mettre les musiciens dans l'alcove.

MAD. BONNIN

Des musiciens, mais...

LEDOUX.

Des amis qui joueront pour m'obliger; avec deux écus de cent sols à chacun, vous en serez quitte.

MAD. BONNIN.

Et ils sont?...

LEDOUX.

Quatre: deux violons, la flûte et le tambourin.

MAD. BONNIN.

On ne s'entendra pas.

LEDOUX.

Ce sera plus gai. Ah! ça, comme ce sont des artistes, ils se mettront à table avec nous. (*Aux garçons.*) Rangez donc les banquettes autour de la chambre.

MAD. BONNIN.

Pourquoi des banquettes, est-ce que nos chaises ne sont pas bonnes pour s'asseoir?

Digitized by Google

LEDOUX.

Vos chaises ne seront pas suffisantes, je vous ai invité dix personnes, et toujours des artistes.

MAD. BONNIN.

Les artistes sont ma folie.

LEDOUX.

Le peintre en pastel de la rue Poupée, un danseur des Boulevards et un mystificateur ventriloque, un homme unique pour les scènes de paravent. Il nous fera mourir de rire; il faudra mystifier M. Bonnin.

MAD. BONNIN.

Oui, pour sa fête, ce sera charmant. Mais dites-moi donc, ils vont nous juger sévèrement; c'est une petite fête sans prétention, un petit souper.

LEDOUX

Pas si petit: j'ai passé moi-même chez le traiteur, j'ai rédigé le menu, et vous serez contente. Ce sera un repas d'agent de change.

MAD. BONNIN.

C'est que des marchands comme nous...

LEDOUX.

Marchands? dites négocians! vous avez une des bonnes maisons du quartier: pas de luxe à l'extérieur; mais un fond solide. (*Déclamant.*) D'ailleurs le jour de la St.-Claude, de la fête du meilleur des époux, du plus tendre père, de l'ami le plus vertueux! à quelle époque donnerait-on l'essor à des sentimens concentrés dans une âme sensible, si ce n'était au jour fortuné, où guidé par l'usage et la tendresse, on célèbre les vertus de celui que l'on chérit si tendrement? (*avec le même ton de sensibilité.*) J'ai commandé chez Mad. Chevet, une dinde aux truffes dont vous me direz des nouvelles.

MAD. BONNIN.

Arrangez donc tout comme vous voudrez, vous êtes le maître de la maison; je vais m'habiller pour recevoir la compagnie. (*Elle sort.*)

(*Pendant cette scène, on a attaché des guirlandes à toutes les coulisses, et des quinquets à la cheminée et à divers endroits, ou bien on les a suspendus au plafond; on a ôté le lit de dedans l'alcove, et on y a placé des pupîtres.*)

Digitized by Google

SCÈNE XII.

BRILLANT, LEDOUX, ACAJOU.

LEDOUX.

Eh bien, messieurs, est-ce arrangé comme il faut?

ACAJOU.

Vous voyez. Mais dites donc, M. Ledoux, serons-nous bien payés ici?

LEDOUX.

Si vous serez bien payés! vous êtes ici dans le quartier des vertus primitives; on y trouve en honneur quelques restes de l'âge d'or; on y a l'habitude héréditaire de payer ses dettes, et on y rougirait de faire banqueroute.

ACAJOU.

Diable, c'est un quartier rare. Ce n'est pas le vôtre, M. Ledoux; car nous avons ensemble un petit compte à régler.

LEDOUX.

Parbleu! M. Acajou, vous êtes un homme bien pressé. Je ne vous solde pas par moi-même; mais je vous fais gagner beaucoup, en vous employant dans toutes les maisons dont je dirige les fêtes.

ACAJOU.

J'en conviens.

LEDOUX.

Et si je vous demandais une remise comme cela se pratique, c'est vous qui me redevriez.

ACAJOU.

De ce côté là, je vous rends justice.

LEDOUX.

Vous allez avoir à me fournir un ameublement complet; car il faut que je vous dise que je vise ici un mariage.

ACAJOU.

J'ai ce qu'il vous faut: un meuble tout neuf, dont un seigneur étranger avait fait présent à une danseuse de l'Opéra. Il est retourné dans son pays, et elle en a tant de chagrin, qu'elle revend à moitié perte tout ce qu'elle avait reçu de lui.

LEDOUX.

Singulière façon de se consoler!

ACAJOU.

Ah! cela lui fait de l'argent comptant.

LEDOUX.

Eh bien, gardez-moi cela, j'aime les bonnes occasions.

Digitized by Google

ACAJOU.

C'est ce qu'il me paraît : et vous pensez donc faire ici une bonne affaire ? Cependant à en juger par les apparences...

LEDOUX.

Je n'en suis pas la dupe. Ces magasins noirs et enfumés, qui n'ont pas été blanchis depuis le règne de Henri IV, renferment dans leurs vieux tiroirs des écus à la rose qui depuis long-tems n'ont pas vu le jour, et que je m'apprête à mettre en circulation.

ACAJOU.

Nous vous aiderons à les faire circuler; tout est prêt, adieu; nous apporterons demain nos mémoires.

LEDOUX.

Vous ferez bien. Gardez-moi mes meubles, entendez-vous?

ACAJOU.

C'est comme si vous les aviez : et quand vous serez marié, conservez-moi votre pratique pour les fêtes que vous donnerez.

LEDOUX.

Ne vous y trompez pas; je m'y connais trop bien. Les fêtes ne valent rien chez soi; apprenez qu'il ne faut en donner que chez les autres.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETON.

Tiens, comme tout çà est arrangé! çà a l'air d'une salle de comédie... depuis que M. Ledoux a mis les pieds ici, j'ai le double d'ouvrage. Qui est-ce qui rangera tout cela demain? c'est la pauvre Jeanneton. Les fêtes sont bien amusantes pour les maîtres; mais elles ne le sont guères pour les domestiques.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, JEANNETON.

ÉDOUARD.

Eh! bon dieu, quel appareil! Des banquettes, des guirlandes, des quinquets! qui donc a ajusté tout cela?

JEANNETON.

Faut-il le demander? c'est M. Ledoux.

ÉDOUARD.

Est-ce qu'il y a besoin de tant d'apprêts pour dire à notre bon papa que nous l'aimons sincèrement?

JEANNETON.

Ah! ce n'est pas tout, et le bal et le souper.

ÉDOUARD.

Je sais cela: Joséphine m'a conté le programme de la fête, et j'avoue que sans l'espoir d'y voir mon père se réconcilier avec mon oncle, j'aurais peut-être fait sentir à ma grand'-mère le ridicule de tout ce étalage.

JEANNETON.

Vous auriez été bien venu; quand M. Ledoux a mis quelque chose dans la tête de Mad. Bonnin, il ne faut pas s'aviser de vouloir la contredire.

ÉDOUARD.

Je ne puis concevoir l'empire que ce parasite a acquis sur son esprit. Crois-tu, Jeanneton, qu'il n'ait pas des projets plus importans que de trouver ici une maison agréable et utile?

Digitized by Google

JEANNETON.

Je crois que je sais le fin mot, moi, M. Edouard; la réunion d'aujourd'hui est pour présenter M. Ledoux à M. et Mad. Laurent, et je vous réponds qu'il a des vues sur mamselle Joséphine.

ÉDOUARD.

Je m'en doutais, et mon grand père ne souffrira pas cela.

JEANNETON.

Bah! M. Bonnin souffrira tout ce que Madame voudra. Vous ne voyez pas tout ce qui se passe pendant que vous êtes à vos écoles de Droit. M. Ledoux parlait l'autre jour de vous les faire quitter pour vous mettre dans le commerce, et il promettait à Madame sa protection pour vous placer chez un de ses amis à Marseille.

ÉDOUARD.

Moi, quitter mes parens, ma cousine, un état qui me présente la plus honorable carrière! Non, le voilà tout à fait démasqué; je ne garderai aucun ménagement, et je réponds que sa fête finira mal pour lui. Le voici, retire-toi, je vais lui parler. (*Jeanneton sort.*)

SCÈNE III.

ÉDOUARD, LEDOUX.

LEDOUX.

C'est madame Bonnin que je cherchais. Pardon, je me retire.

ÉDOUARD.

Restez donc, monsieur Ledoux, est-ce que ma présence vous fait peur?

LEDOUX.

Non, du tout; comment donc, est-ce que l'on a peur de ses amis... ? C'est que les détails dont je suis chargé pour la fête...

ÉDOUARD.

Oui, vous vous donnez beaucoup d'occupation; j'aurais desiré la partager avec vous. Vous auriez pu me consulter; car je pense que je suis quelque chose dans la maison.

LEDOUX.

Mais certainement; vous y êtes beaucoup, et si je vous avais vu... Mais c'est un impromptu.

ÉDOUARD.

Vous avez invité des artistes, m'a-t-on dit; il y aura bal,

Digitized by Google

comédie, musique, je voudrais pouvoir paraître un peu au milieu de tout cela : je ne suis ni musicien, ni danseur ; mais je me mêle d'escrime, et si je trouvais un second qui voulût....

LEDOUX.

Monsieur, est-ce pour plaisanter ?

ÉDOUARD.

Non, monsieur. Apprenez que je connais toutes vos menées ; vous voulez m'enlever ma cousine, m'envoyer loin d'ici sous le prétexte de je ne sais quelle place ; je vous préviens que j'y reste et que vous en sortirez.

LEDOUX, *le prenant sur un ton très-haut.*

Jeune homme, si je ne respectais une maison dans laquelle vos parens m'accueillent...

SCÈNE IV.

Les Mêmes, Mad. BONNIN, *arrivant entre eux deux.*

Mad. BONNIN.

Quel bruit ! qu'entends-je ? on dispute !

ÉDOUARD.

Non, bonne maman, n'ayez pas peur. C'est une petite scène que je répétais avec monsieur, pour la fête. Nous la reprendrons tantôt, M. Ledoux. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Mad. BONNIN, LEDOUX.

Mad. BONNIN.

Que veut-il dire ?

LEDOUX.

Je n'en sais rien ; il me parlait d'escrime, et vous me permettrez, à ce sujet, de vous dire qu'il est fort inconvenant qu'un jeune jurisconsulte aille en salle, et parle sur ce ton à un galant homme.

Mad. BONNIN.

Est-ce qu'Édouard vous aurait manqué ?

LEDOUX.

Provoqué, insulté : mais je lui pardonne, la vertu des belles âmes est l'oubli des offenses... Voilà la lettre de mon ami de Marseille, qui m'écrit que réellement il a besoin d'un jeune

Digitized by Google

homme intelligent, et que, sur ma recommandation, il accepte votre fils, pourvu qu'il parte dans le plus bref délai, dans huit jours au plus ; c'est une excellente maison : votre fils y sera à merveille.

MAD. BONNIN.

J'en parlerai ce soir à son père

LEDOUX.

Vous m'avez aussi promis de me présenter à M. et Mad. Laurent, de leur peindre mon violent amour pour leur aimable Joséphine.

MAD. BONNIN.

Je vous tiendrai parole ; c'est trop d'honneur que vous leur faites. Mon gendre est un bon tapissier, à qui vous donnerez comme à moi le goût du beau, du distingué, et si vous aviez un peu d'acquit et de connaissance dans les meubles, il pourrait, en vous donnant sa fille, vous mettre à la tête de sa maison.

LEDOUX.

Cela n'est pas à dédaigner : j'ai toujours eu beaucoup de goût pour les meubles, et si je n'en ai pas chez moi, c'est qu'un garçon...

MAD. BONNIN.

Sans doute. Vous verrez que c'est un bon homme que monsieur Laurent, et ma fille une bien bonne petite femme.

LEDOUX.

Je n'en doute pas ; vous n'avez dans la famille que de bonnes gens, et c'est le sujet des petit couplets que je vous chanterai ce soir à la fête.

MAD. BONNIN.

Des couplets ? faits exprès pour nous ? ce sera la première fois ; c'est délicieux !

SCENE VI.

M. et Mad. LAURENT, *des bouquets à la main ;* Mad. BONNIN, LEDOUX.

MAD. BONNIN.

Ah ! voilà mon gendre et sa femme.

LAURENT.

Belle-mère, et la compagnie, je vous salue.

MAD. BONNIN.

Mon gendre, soyez le bien venu.

LAURENT.

Nous nous rendons, ma petite femme et moi, à votre aimable invitation.

Digitized by Google

MAD. BONNIN.

Et toi, donc, ma mignonne, il y a long-tems que je ne t'ai vue.

MAD. LAURENT.

Dame, ma mère, ce n'est pas ma faute si mon père se brouille avec mon mari.

MAD. BONNIN.

Je veux vous raccommoder aujourd'hui. Doit-on se fâcher pour des affaires d'intérêt?.. Monsieur Ledoux, vous ne connaissiez pas encore monsieur Laurent et sa femme?

LEDOUX.

C'est avec le plus grand plaisir et la plus vive satisfaction que je fais leur connaissance.

MAD. BONNIN.

Vous voyez ma chère mignonne dont je vous ai si souvent parlé, une enfant que j'ai eu bien de la peine à élever; elle était si délicate!

LEDOUX.

Il n'y paraît pas; madame a bien repris depuis ce tems-là.

MAD. LAURENT.

Mon bon homme me rend si heureuse!

LAURENT.

Il n'y a pas un ménage comme le nôtre dans toute la rue des Francs-Bourgeois.

LEDOUX.

Je le crois, Monsieur, vous portez sur votre front...

LAURENT.

Qu'est-ce que je porte donc, Monsieur?

LEDOUX.

Votre recommandation.

MAD. BONNIN, *bas à Ledoux.*

Faites la cour à madame Laurent, elle fait ce qu'elle veut de son mari.

LEDOUX, *bas.*

C'est bon. (*haut.*) Mon dieu, madame Laurent, je n'avais pas besoin qu'on vous nommât pour vous reconnaître.

MAD. LAURENT.

Pourquoi cela monsieur?

LEDOUX.

Mademoiselle votre fille est votre portrait vivant, et je trouve en vous ses grâces, ses attraits, et même sa jeunesse.

MAD. LAURENT, *à son mari.*

Mon ami, ce monsieur est fort honnête.

MAD. BONNIN.

C'est l'ordonnateur de la fête.

Digitized by Google

LAURENT.

Ah diable !

MAD. BONNIN.

Un homme charmant, plein d'esprit, de goût; il adore votre fille, je lui ai promis de vous parler relativement à cela : il faudra bientôt établir Joséphine.

LAURENT.

Nous y penserons : quand ce ne serait que pour faire enrager Pierre Bonnin, mon beau-frère, qui a tenu des propos sur moi, et son petit mauvais sujet de fils dont il veut faire un avocat, et qui, depuis ce tems-là, nous dédaigne et attend qu'il soit nuit pour entrer dans notre boutique.

MAD. LAURENT.

Je ne serais pas fâchée de me venger un peu de ma belle-sœur, qui se permet de porter des cachemires français, et qui ne me regarde pas quand je passe auprès d'elle dans la belle allée du Luxembourg.

LEDOUX.

Je serais trop heureux de servir votre vengeance, et quand vous me connaîtrez mieux...

MAD. BONNIN.

Vous allez faire connaissance ce soir; mon gendre appréciera votre mérite.

LAURENT.

J'espère que nous allons bien nous amuser.

LEDOUX.

Aimez-vous la musique ?

LAURENT.

De passion ! je ne puis pas entendre dans la rue un orgue de Barbarie sans m'arrêter.

LEDOUX.

Vous aurez un concert, où je compte faire ma partie... Madame Laurent aime-t-elle la danse ?

MAD. LAURENT.

J'en suis folle ! je n'ai jamais appris; mais je vais en mesure.

LEDOUX.

La mesure est l'âme de la danse. Faites-moi l'honneur de danser la seconde contre-danse avec moi : j'ai retenu mademoiselle votre fille pour la première.

MAD. LAURENT.

Avec plaisir. Mon ami, ce monsieur est très-aimable.

LAURENT

Oui, vraiment, très-aimable, et je crois que nous aurons du plaisir ce soir.

Digitized by Google

MAD. LAURENT.

Je vais bien m'en donner.

MAD. BONNIN.

Ecoutez, mes amis : mon fils Pierre Bonnin va arriver, ne lui laissons rien voir de nos projets.

LAURENT.

Comment, belle-mère, vous allez me mettre en face de Pierre Bonnin, avec qui je suis à couteau tiré !

MAD. BONNIN.

Allons, mon gendre, un jour de fête ! si vous lui faisiez mauvaise mine, vous gâteriez tout le plaisir que nous nous promettons.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, JEANNETON.

JEANNETON.

Voilà M. et Mad. Pierre Bonnin qui montent.

MAD. BONNIN.

Je vous en prie, que cela ne paraisse pas.

MAD. LAURENT.

Je ne peux pas lui faire bonne mine toujours, c'est impossible.

SCENE VIII.

Les Mêmes, M. et Mad. PIERRE BONNIN, *des bouquets à la main.*

PIERRE.

Votre très-humble, ma chère mère... Ah ! ah ! voilà le beau frère. *(froidement.)* Comment cela va-t-il ?

LAURENT, *froidement.*

A ravir, beau frère. Il faut venir ici pour vous voir.

MAD. PIERRE.

Madame...

MAD. LAURENT.

Madame... (*Elles se font des révérences.*)

MAD. PIERRE.

Certainement...

MAD. LAURENT.

Certainement...

Digitized by Google

MAD. BONNIN.

Allons, enfans, embrassez-vous donc.

(*Mad. Bonnin les pousse dans les bras l'une de l'autre.*)

MAD. PIERRE.

Avec plaisir.

MAD. LAURENT.

Ma joie est extrême.

MAD. PIERRE, *à part.*

Je la déteste.

MAD. LAURENT, *de même.*

Je ne puis la souffrir.

LEDOUX.

Voilà comme il faut que l'on s'aime. Accord touchant !

PIERRE.

Ma mère, vous avez donc du monde à souper ?

MAD. BONNIN.

Oui, mon ami, je donne une fête.

PIERRE.

Et pourquoi donc n'avoir pas fait chez moi votre provision de bougies ?

MAD. BONNIN.

Tu vois, mon ami, parce que j'éclaire en quinquets. C'est M. Ledoux qui m'a donné ce conseil.

PIERRE.

J'aime bien çà. De quoi donc se mêle monsieur, d'empêcher le commerce d'aller ?

LEDOUX.

Monsieur, pardonnez ; mais un jour de fête...

PIERRE.

Monsieur, un jour de fête... Quand on a un fils fabricant de bougies, on ne brûle pas d'huile. Si on ne se fournit pas chez ses enfans, qui est-ce qui s'y fournira? Il faut pousser à la vente.

MAD. PIERRE.

Mon ami, on ne parle pas de cela en société.

MAD. LAURENT.

Mon dieu ! madame, il n'y a pas tant de mal. Vous en vivez bien.

LAURENT.

Paix ! ma femme : ne l'attaque pas la première.

MAD. BONNIN.

Ces deux femmes-là ne peuvent pas se sentir. Dépêchez-vous de disputer. J'entends du monde, et il ne faut pas mettre les étrangers dans les affaires de famille.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

Les Mêmes, JEANNETON.

JEANNETON.

Madame, voilà les voisins et les voisines d'en face qui montent l'escalier, et puis il y a un grand fiacre à la porte, d'où il descend tout plein de monde. On dirait d'une diligence.

LEDOUX.

Ce sont les personnes que je vous ai invitées. Permettez que je les introduise.

SCENE X.

M. et Mad. LAURENT, MALINET, LEDOUX, Mad. BONNIN, SAUTRIOT, M. et Mad. PIERRE BONNIN; *au fond*, les Musiciens. Voisins et Voisines.

Mad. BONNIN.

Donnez-vous la peine d'entrer, mes chers voisins et voisines. Prenez place, s'il vous plait.

LEDOUX, *aux artistes.*

Entrez, mes amis, que je vous présente à notre charmante *Amphitryonne*, la femme de Paris qui fait le mieux les honneurs de chez elle.

Mad. BONNIN.

Messieurs, je suis ravie de vous voir.

LEDOUX.

Voilà M. Sautriot, jeune danseur plein d'âme et de sensibilité.

SAUTRIOT.

A vos ordres, madame... et s'il vous faut jamais un maître de danse... (*Il fait un entrechat.*)

Mad. BONNIN.

Mignonne, toi qui as toujours eu envie d'apprendre, monsieur te donnera des principes.

SAUTRIOT.

A quarante sols le cachet, tant qu'il vous plaira.— Où donc est mademoiselle Mignonne ?

Mad. LAURENT.

Me voici, monsieur.

SAUTRIOT.

Ah ! c'est mademoiselle ?

Digitized by Google

MAD. LAURENT.

Je ne suis pas demoiselle, je suis dame.

LAURENT.

Et je m'en vante, monsieur.

LEDOUX.

Voilà, monsieur Malinet, le plus aimable des mystificateurs.

MALINET.

A votre service, madame, je puis me vanter de produire une certaine sensation au café d'Apollon. Monsieur Comte est venu me voir : Musson est un peu jaloux de moi ; mais le talent est au-dessus de ça.

LEDOUX.

Tenons-nous prêts. Où est mademoiselle Joséphine? Sait-elle son compliment par cœur ?

SCENE XI.

Les Mêmes, JOSÉPHINE, *accourant*; JEANNETON *ensuite*.

JOSÉPHINE.

Ah! mon dieu, voilà mon grand papa qui vient avec son mouchoir à la joue : il dit qu'il a sa fluxion.

MAD. BONNIN.

C'est un fait exprès : je lui donne une fête, et il va s'aviser d'être malade.

LEDOUX.

Il ne faut pas y faire attention ; embrassons-le tous, et répétez en chœur les vers que je vais chanter.

JEANNETON.

Il crie comme un diable !

LEDOUX.

Nous crierons plus fort que lui.

SCENE XII.

Les Mêmes, M. BONNIN, *tenant son mouchoir à sa joue, il entre en criant.*

M. BONNIN.

Aye, aye, aye ; oh, là, là. (*On le conduit à son grand fauteuil ; il regarde tout le monde avec étonnement.*)

Digitized by Google

LEDOUX.

Air : *Pour animer nos chansons.*

A rire, boire et chanter
Que chacun s'apprête.

TOUS *reprennent.*

A rire, etc.

LEDOUX.

Rien ne peut nous arrêter,
Du cœur c'est la fête.

TOUS *reprennent.*

Rien ne peut, etc.

M. BONNIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce monde-là?

Mad. BONNIN.

Permets, mon ami, que je t'embrasse pour te témoigner.....

LAURENT.

Beau-père, permettez.....

M. BONNIN.

Ne m'embrassez que d'un côté.

PIERRE, *l'embrassant.*

Vous êtes le meilleur des pères.

M. BONNIN.

D'un seul côté, vous dis-je..... Mais, dis-moi donc, ma bonne amie, ce que signifie cette réunion... Je rentrais pour me mettre au lit, j'avais envie de me faire arracher cette maudite dent.

Mad. BONNIN.

Y pensez-vous? le jour de votre fête !

M. BONNIN.

C'est aujourd'hui ma fête! ah! parbleu je n'y pensais pas: en effet le 6, la St.-Claude

Mad. BONNIN.

J'ai rassemblé tous nos parens et nos amis pour vous faire une surprise.

M. BONNIN.

Il fallait donc me prévenir... Ah! mes chers parents et amis, que je suis flatté... Mais dis donc, ma femme, excepté nos enfans, je ne connais personne ici.

LEDOUX.

Du moment qu'ils sont mes amis, croyez qu'ils sont les vôtres.

Digitized by Google

M. BONNIN.

Diable, je suis bien fâché que ma fluxion soit venue aujourd'hui.....

LEDOUX.

Du courage, monsieur Bonnin, qu'est-ce que la douleur? une bagatelle.

M. BONNIN.

Oui, pour ceux qui ne la ressentent pas. Cependant, je crois que cela se passera. Allons, je n'irai pas me coucher, donne moi ma coëffe de nuit à dentelle.

Mad. BONNIN.

Une coëffe de nuit, quand on va vous mettre une couronne, vous gâteriez tout l'effet. (*Ledoux fait descendre la couronne au-dessus de la tête de Bonnin.*)

M. BONNIN.

Une couronne! ah! c'est très-ingénieux.

LEDOUX.

Allons, mes amis, les bouquets, explosion générale!

(*Il chante.*)

Où peut-on être mieux?

TOUS, *offrant leurs bouquets.*

Où peut-on être mieux,
Qu'au sein de sa famille?

LEDOUX.

Chacun à sa place, point de confusion; faites cercle, et laissez approcher mademoiselle Joséphine.

JOSÉPHINE.

Ah! mon dieu, je vais être toute honteuse.

LEDOUX.

Du courage, je vous soufflerai.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes ÉDOUARD, *se tenant derrière Joséphine.*

JOSÉPHINE.

Ah! je n'en ai pas besoin.

Air : *Vaud. des Maris ont tort.*

Ah! si des fleurs de la pensée
Mon bouquet devait se former...

LEDOUX, *l'interrompant.*

Mais ce n'est pas cela!

Digitized by Google

JOSÉPHINE.

Si fait, monsieur, c'est que je n'ai pas appris le compliment que vous m'avez fait; celui-ci est de mon cousin Édouard.

ÉDOUARD.

Oui, monsieur, j'ai voulu être l'interprête de ses sentimens pour notre bon papa.

JOSÉPHINE, *recommençant.*

Ah! si des fleurs de la pensée
Mon bouquet devait se former,
Aux soins d'une muse exercée,
J'aurais recours, pour m'exprimer;
Mais, ici, je puis bien, moi-même,
Faire mon compliment, je croi :
Il suffit de dire je t'aime;
Qui te le dirait mieux que moi!

TOUT LE MONDE, *applaudit.*

Bravo! bravo!

M. BONNIN.

C'est charmant; viens m'embrasser, ma Joséphine.

JOSÉPHINE.

Voilà une cravate que je vous ai brodée moi-même, et une addition très-difficile que j'ai faite sans faute.

M. BONNIN.

Attention délicate! et mon chiffre aux quatre coins.

MAD. BONNIN.

Mon ami, voilà un petit volume relié et doré sur tranche, du goût de M. Ledoux.

M. BONNIN.

Voyons; *De Arte amandi.* Qu'est-ce que cela veut dire?

LEDOUX.

C'est l'art d'aimer d'Ovide, en latin.

M. BONNIN.

En latin? du diable si j'en comprendrai un mot.

PIERRE.

Eh bien! papa, mettez vos lunettes.

LEDOUX.

Cela ornera votre bibliothèque.

M. BONNIN.

J'aurais autant aimé un barême, le mien est tout usé; mais c'est égal, la couverture est jolie.

LEDOUX.

M. Bonnin, nous avons des artistes qui veulent, par leurs talens, augmenter le charme de la fête.

Digitized by Google

M. BONNIN.

Des artistes, chez moi... Ah ! messieurs, c'est me combler !

SAUTRIOT.

Si l'une de ces dames voulait danser la gavotte avec moi ? (*Il fait un rond de jambes et attrape celles de Pierre Bonnin.*)

MALINET.

Voulez-vous que nous commencions par un petit proverbe, une scène de paravent ? (*Il contrefait le chien et pinces les jambes de M. Laurent, qui a peur.*)

TOUT LE MONDE.

Bravo ! c'est charmant !

SCENE IV.

Les Mêmes JEANNETON.

JEANNETON, *à madame Bonnin.*

Madame, le souper est prêt ; si on ne sert pas de suite, il ne vaudra plus rien.

PIERRE.

Sauf meilleur avis, mettons-nous à table ; ces messieurs feront tout aussi bien leurs drôleries après le souper.

LEDOUX.

Il faut qu'il soit mangé chaud : Monsieur a raison, à table, à table.

(*Deux garçons apportent la table toute garnie et éclairée de bougies.*)

Bien, là. M. Bonnin, le patron que l'on chôme, au milieu de la table ; les dames assises, les cavaliers derrière.

PIERRE, *se plaçant au bout de la table.*

J'en suis bien fâché, mais je m'assieds.

LEDOUX, *se plaçant à l'autre bout.*

Comme père de famille, c'est naturel ; et moi, comme cavalier servant.

Mad. BONNIN.

Oh ! çà, il découpe comme un ange.

(*Toutes les femmes se placent, Mad. Bonnin et Joséphine aux deux côtés de M. Bonin.*

M. BONNIN, *serrant la main de Laurent.*

Ah ! mon gendre, vous voilà donc ? à peine vous ai-je vu ;

Digitized by Google

en entrant j'ai été vraiment étourdi, ébloui ; je commence à me reconnaître. Je vous vois avec plaisir ; nous sommes donc bons amis.

LAURENT.

Ah ! beau-père, vous-êtes un si brave homme !

M. BONNIN.

C'est que vous me boudiez pour ces douze cents francs que je n'ai pas pu vous payer...

ÉDOUARD.

Ce n'est pas votre faute, bon papa ; c'est un billet qu'on vous avait manqué.

LAURENT.

Fi donc. Parle-t-on de ça un jour de fête. A la santé du beau-père, et de la St.-Claude.

LEDOUX.

Trinquons, vive Claude !

TOUS.

Vive Claude !

M. BONNIN.

Merci, mes amis, mes bons amis ; je suis si ému... que je pleure de joie et de tendresse.

LEDOUX.

La sensibilité est une si belle chose !

PIERRE, *mettant des gâteaux dans un papier.*

C'est pour mon petit bon-homme, cela.

M. BONNIN, *à Pierre.*

Et toi, mon fils, mon bon ami, il y avait bien long-tems que tu n'étais venu ; je rends grâce à ma fête du plaisir de te voir.

PIERRE, *tout en mangeant.*

Vous êtes le meilleur des pères, vous dis-je.

M. BONNIN.

Je sais d'où venait ton humeur : tu voulais marier ton fils à sa cousine, c'est ma femme qui s'y oppose...

MAD. BONNIN.

Taisez-vous donc, mon ami ; parle-t-on d'affaires aujourd'hui.

LEDOUX.

Il faut chanter pour égayer le repas, M. Malinet, une petite chanson.

MALINET, *la bouche pleine.*

Monsieur, je ne chante pas en mangeant.

SAUTRIOT, *à part.*

Il aurait peur de perdre un coup de dent.

Digitized by Google

MAD. BONNIN, *à Ledoux.*

M. Ledoux, vous nous aviez promis des couplets; (*à Bonnin*) faits exprès, mon ami! cela donne du relief à une fête.

LEDOUX.

Je n'ai rien à vous refuser. Attention et chorus.

Air : *La fête des bonnes gens.*

Pour un ami sincère,
Un joyeux, un bon voisin;
Pour un excellent père,
Ici, mettons nous en train.
A le chanter je m'apprête,
Et nous serons tous, céans,
D'accord, puisque c'est la fête,
La fête des bonnes gens.

M. BONNIN.

Ah! monsieur Ledoux, voilà une chanson!.. on voit bien qu'elle a été faite pour nous!

MALINET, *à part.*

Voilà la vingtième fois que je la lui entends chanter.

LEDOUX, *continuant.*

Antoine, on dit...

M. BONNIN.

Ce n'est pas Antoine, c'est Claude!

LEDOUX.

Eh! oui, oui.

Claude, l'on dit en France,
La vérité dans le vin.
Il faut, en abondance,
En verser dans ce festin.
Une petite goguette
Va prouver nos sentimens;
En trinquant, on fait la fête,
La fête des bonnes gens.

Sans que le vin s'épuise,
Buvons à son amitié;
Buvons à sa franchise,
Et buvons à sa moitié.
Mais il faut que je m'arrête:
Nous boirions trop, je le sens;
Il faut ménager la tête,
La tête des bonnes gens.

(*Tout le monde répète les refrains.*)

MAD. BONNIN.

Mes amis, je crois que nous avons soupé.

Digitized by Google

MALINET, *à Ledoux.*

On se lève de table bien vite! voilà un pâté qui n'a pas été entamé.

LEDOUX.

Nous viendrons le manger demain.

Mad. BONNIN, *à Jeanneton.*

Enlevez la table. Ah! çà, M. Malinet, vous allez nous faire une scène de paravent.

MALINET.

Je vous demande pardon, Madame, mais je suis fort enrhumé, je ne pourrais pas.

TOUT LE MONDE.

Ah! quel malheur.

M. BONNIN.

Avant le souper, vous ne l'étiez pas.

MALINET.

Cela vient de me prendre. (*Il s'en va dans un coin, tousse, et dit à part:*) je vais aller me fatiguer pour leur beau souper.

Mad. BONNIN.

M. Sautriot, pour nous dédommager, cette gavotte que vous nous avez offerte.

SAUTRIOT.

Il me serait impossible de danser; j'ai demain un pas seul dans le nouveau mélodrame, j'ai besoin de garder tous mes moyens.

TOUT LE MONDE.

Que c'est dommage!

LEDOUX, *à Sautriot.*

Cela n'est pas obligeant.

SAUTRIOT.

J'ai autant d'amour-propre que M. Malinet.

MALINET, *bas à Ledoux.*

Si c'était chez un banquier, à la bonne heure.

Mad. LAURENT.

Mesdames, puisque nous avons des musiciens, dansons une contredanse.

TOUTES LES DAMES.

Oui, oui, une contredanse.

LEDOUX, *à Joséphine.*

Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur...

ÉDOUARD.

J'en suis bien fâché, monsieur, mais cela ne se peut pas; je l'ai retenue avant vous.

Digitized by Google

LEDOUX, *se retire en murmurant.*

C'est fort désagréable. (*A madame Laurent.*) Madame... allons, en place!

(*Edouard prend la main de Joséphine, et M. Laurent invite Madame Pierre.*)

MAD. BONNIN, *à son mari.*

Monsieur Bonnin, voulez-vous me faire l'honneur...

BONNIN.

Comment tu veux que je danse? ma foi il y a long-tems que cela ne m'était arrivé!

(*On se place: la contredanse commence.*)

SCÈNE XV.

Les Mêmes, LE PORTIER.

LE PORTIER, *arrivant au milieu de la contre-danse.*

Ah! çà, dites donc, est-ce que vous n'y pensez pas, monsieur Bonnin?

BONNIN.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Jacques?

LE PORTIER.

Il y a, que tous les locataires se plaignent que vous les empêchez de dormir. Vous savez bien que madame Legras est accouchée ce matin, et que monsieur Bontems est ce soir au plus mal.

LEDOUX.

Et qu'est-ce que cela nous fait? on est maître chez soi.

LE PORTIER, *à Ledoux.*

Monsieur, c'est le propriétaire qui m'envoie. Autrefois la maison était tranquille; mais depuis que vous y venez, c'est le diable.

MAD. BONNIN.

Laissez-nous, Jacques, et allez à votre porte.

LE PORTIER

Ma porte, ma porte; je vais la fermer à la grosse clef: il est minuit et je vais me coucher.

TOUS.

Minuit!

BONNIN.

Déjà minuit, comme le tems passe quand on s'amuse.

LE PORTIER.

C'est que je ne m'amuse pas, dans ma loge, avec ma femme.

Digitized by Google

BONNIN.

Jacques, allez à la cuisine manger un morceau avec Jeanneton.

LE PORTIER.

A la bonne heure, vous êtes un brave homme.

Mad. BONNIN.

Ne voyez-vous pas que c'est la fête de mon mari.

LE PORTIER.

Ah! monsieur Bonnin, c'est votre fête : excusez, je ne le savais pas... je vous la souhaite, monsieur Bonnin. (*à part.*) Ah! c'est sa fête! je ne lui dirai que demain que l'on veut lui donner son congé. (*Il sort.*)

LAURENT.

Prends ton schall, ma mignonne. Au revoir, beau-père.

BONNIN.

Au plaisir, mon gendre... Je verrai quand je pourrai vous payer ce billet.

LAURENT.

C'est bon, nous nous reverrons.

Mad. LAURENT.

Mon ami, as-tu mes souliers noirs dans ta poche?

LAURENT.

Tu ne m'as pas dit de les prendre; encore une paire de souliers de prunelle perdue.

PIERRE.

Adieu, mon père; ma mère, je vous en veux toujours. Messieurs, si vous avez besoin de bougies économiques, voilà de mes adresses. (*Il en distribue.*)

JEANNETON, *accourant.*

Messieurs et mesdames, il pleut comme tout, çà tombe à verse.

Mad. PIERRE.

Mon père, prêtez-moi votre parapluie.

Mad. LAURENT.

Messieurs, vous qui avez une voiture, serez-vous assez galants pour m'y donner une place.

MAININET.

Nous sommes déjà sept. (*Il sort avec Sautriot et les musiciens.*)

LEDOUX.

Je cède ma place à madame.

Mad. PIERRE.

Et moi ! mon cachemire français va être tout abîmé !

Digitized by Google

ÉDOUARD.

Ne craignez rien, ma mère : mon oncle et ma tante, soyez tranquille : j'ai une voiture à l'heure, et c'est moi qui vais vous reconduire tous quatre.

MAD. LAURENT.

Et bien, tu es un joli petit garçon : je n'oublierai pas cette attention-là.

LEDOUX.

Puisque j'offrais à madame...

ÉDOUARD.

Laissez donc, monsieur Ledoux.

LAURENT.

J'aime bien mieux rentrer avec ma femme.

TOUS.

Bon soir mon père, bon soir ma mère, bon soir. (*Ils sortent tous.*)

M. ET MAD. BONNIN.

Adieu, mes enfans.

SCÈNE XVI.

LEDOUX, M. et Mad. BONNIN.

LEDOUX.

De cette affaire-là, me voilà à pied, par le tems qu'il fait ! c'est égal, monsieur Bonnin, j'ai eu le plaisir de vous témoigner toute l'affection, de développer tous les sentimens... Je vais être mouillé, mais mon cœur est satisfait. Vive Claude.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

M. et Mad. BONNIN.

BONNIN.

Eh bien ! ma poule...

MAD. BONNIN.

Es-tu content, mon chou ?

BONNIN.

Ravi ! enchanté !

MAD. BONNIN.

J'espère que voilà une fête...

BONNIN.

Je doute qu'on puisse en donner une plus agréable.

Digitized by Google

MAD. BONNIN.

Tu dois être fatigué; il faut nous retirer.

BONNIN.

Au contraire, je ne me suis jamais senti si éveillé.

MAD. BONNIN.

Allons monsieur, il est tard, il faut se reposer.

BONNIN.

Tu as raison... Eh bien, ils ont ôté mon lit de dedans l'alcôve... Comment faire ? eh parbleu mignonne, il faut que tu me donne l'hospitalité.

MAD. BONNIN, *minaudant.*

Comment, monsieur !

BONNIN.

Je vais passer dans ta chambre : ma foi la fête sera complette. (*Il prend sa femme à bras le corps et l'emmène.*)

Fin du second acte.

(*Pendant l'entr'acte, on éteint les quinquets.*)

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONNIN, *en robe de chambre et en bonnet de nuit, sortant de la chambre de sa femme.*

Ah! ah! il est grand jour. J'ai bien dormi, j'ai rêvé toute la nuit à cette fête. Je croyais entendre, vive Claude! les violons, la danse, les couplets... C'était joli!.. Oh! oh! quel désordre! des assiettes cassées; voilà ma douzaine dépareillée. Bon dieu que de bouteilles vides! toutes du côté des musiciens... Ah! dame, ils ont bu à ma santé. Et mon gendre qui s'est réconcilié avec moi, et Josephine qui m'a brodé une cravate. J'ai reconnu le cœur de mes enfans. Je n'ai jamais été si heureux! Mais aujourd'hui il faut reprendre le travail... Mettons mes livres en ordre. Où les ont ils fourés... Et mon bureau?.. Jeanneton!... Est-ce qu'elle n'est pas encore levée?.. Jeanneton!

SCÈNE II.

JEANNETON, BONNIN.

JEANNETON, *se frottant les yeux.*

Me voilà. Comme vous criez donc, monsieur; je ne fais que de me réveiller.

BONNIN.

Est-ce que la boutique n'est pas ouverte?

JEANNETON.

Non, monsieur.

BONNIN.

Y penses-tu, paresseuse?

JEANNETON.

Les commis dorment encore : quand on se couche tard, on ne peut pas se lever de bonne heure.

BONNIN.

Eh! bien, réveille-les; mais auparavant donne-moi mes livres.

Digitized by Google

JEANNETON.

Je ne sais pas où madame les a mis.

BONNIN.

Tu les trouveras en rangeant cette maison.

JEANNETON.

Tout est sans dessus dessous, aussi.

BONNIN.

C'est ma fête qui est cause de cela, c'est égal je me suis bien amusé hier, et il faut de la patience aujourd'hui.

JEANNETON.

Tenez, voilà des gens qui vont l'exercer, votre patience.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

BRILLANT, BONNIN, ACAJOU, LE TRAITEUR.

ACAJOU.

Monsieur, vous êtes le maître de la maison?

BONNIN.

Mais, messieurs, je le crois. Qu'y a t-il pour votre service?

ACAJOU.

Monsieur, je viens chercher mes draperies et mes banquettes.

BRILLANT.

Moi, mes quinquets.

LE TRAITEUR.

Et moi, mes plats.

BONNIN.

Ah! vous êtes l'illuminateur, le décorateur et le traiteur.

TOUS TROIS.

Oui, Monsieur.

BONNIN.

Prenez, prenez, Messieurs; chacun le sien dans ce monde.

ACAJOU.

Voulez-vous bien jeter les yeux sur nos petits mémoires.

BONNIN.

Messieurs, ce n'est pas moi que cela regarde, vous n'êtes pas obligés de savoir que c'est ma femme qui m'a donné une petite fête, fort agréable, par parenthèse, et que c'est elle qui vous payera.

ACAJOU.

Alors, Monsieur, dites-nous où nous la trouverons.

BONNIN.

Elle n'est pas encore levée; je suis fâché de vous faire re-

Digitized by Google

venir : mais elle ne serait pas contente si je payais une fête qu'elle m'a donnée.

ACAJOU.

Ah! Monsieur, je crois que vous pouvez payer en toute sûreté de conscience. Nous connaissons, cela nous autres.

BONNIN.

Du tout, vous ne connaissez pas madame Bonnin... Elle ferait un beau train! revenez dans deux heures au plus tard.

ACAJOU.

Nous reviendrons dans une heure et demie, dussions-nous attendre : voici toujours nos mémoires. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

BONNIN.

Voyons donc par curiosité ces mémoires. Le souper, cent écus; banquettes, draperies, 130 francs. Quinquets, etc. etc. Ah! grand dieu! c'est bien cher; mais c'est égal, c'est ma femme qui payera, et sans doute elle a mis de côté quelques économies; elle était heureuse hier de me fêter. Oh! je lui rendrai la pareille à la Ste.-Monique. J'avais amassé une petite somme pour mes menus plaisirs : je ne pourrais mieux l'employer qu'à la fêter à son tour. Mais je me sens de l'appétit, et mon déjeuner n'arrive pas! Jeanneton!

SCENE V.

BONNIN, JEANNETON.

JEANNETON, *portant plusieurs cartons et des livres.*

Monsieur! Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc? je ne peux pas être partout.

BONNIN.

Et mon chocolat?

JEANNETON.

Vous me dites de chercher vos livres et vos cartons... c'est un désordre là-dedans que je ne m'y reconnais pas.

BONNIN.

Quand je n'ai pas mon déjeuner à mon heure habituelle, cela me dérange pour toute la journée.

Digitized by Google

JEANNETON, *laissant tout tomber.*

Je ne puis pas tout faire à-la-fois.

BONNIN.

Jeanneton, cela finira mal .. je suis mal servi ; on n'a pas plus d'attention pour moi que si j'étais un intrus dans ma maison.

JEANNETON.

Si vous n'êtes pas content, ce n'est pas ma faute.

BONNIN.

Je te donnerai ton compte.

JEANNETON.

Vous n'aurez pas cette peine-là, je le prends. Belle condition que celle-ci.

BONNIN.

Comment donc, mademoiselle ?

JEANNETON.

Vous ne savez pas être à la tête de votre maison.

BONNIN.

Tu me manque de respect.

JEANNETON.

Et vous manquez de caractère.

BONNIN.

Jeanneton, tu me disais hier que j'étais le meileur des maîtres.

JEANNETON.

Tiens, je crois bien : c'était hier votre fête.

BONNIN.

Insolente !

(*Jeanneton sort.*)

SCENE VI.

PIERRE BONNIN, M. BONNIN, LAURENT.

PIERRE.

Qu'avez-vous, mon père, je vous trouve en colère.

BONNIN.

Contre cette fille qui se permet.... Ah ! ne me parlez pas de l'attachement des mercenaires. Vivent les cœurs désintéressés de notre famille. Vous venez, mes amis, savoir comment j'ai passé la nuit.

PIERRE.

Oui, mon père, et vous faire une querelle.

Digitized by Google

BONNIN.

Et à quel propos ?

PIERRE.

Demandez au beau-frère.

LAURENT.

Non, non, parlez vous-même, beau-frère.

BONNIN.

Expliquez-vous donc.

LAURENT

Comment, beau-père, vous souffrez qu'un monsieur Ledoux s'introduise chez vous, qu'il vous demande la main de ma fille, et c'est un homme que ma mère ne connaît que de la bouillotte de madame Bernard.

BONNIN.

C'est un homme fort aimable, qui va dans les meilleures maisons de Paris.

PIERRE.

Oui, faire le bouffon.

BONNIN.

Qui dîne chez des banquiers, des agens de change.

LAURENT.

Oui, pour faire rire à table.

PIERRE.

Et qui amène ici des gens qui changent leur vieux chapeau contre le mien qui était tout neuf !

BONNIN.

Il protège ton fils pour lui faire avoir une place.

PIERRE.

Dans la diligence de Marseille. Mais Edouard ne me quittera pas, il m'a conté les beaux projets de monsieur Ledoux.

BONNIN.

Ecoutez donc, mes amis, c'est ma femme...

LAURENT.

Vous êtes ou non le maître chez vous.

PIERRE.

Vous ne savez pas ce qu'on dit dans le quartier ?

LAURENT.

Il vous faudra de l'argent pour payer ces belles fêtes-là.

BONNIN.

Je ne doute pas que ma femme n'en ait en réserve pour cela.

LAURENT.

En ce cas, beau-père, cela ne vous gênera pas de me payer les douze cents francs que vous m'avez fait attendre...

Digitized by Google

BONNIN.

Vous m'avez dit hier que rien ne pressait.

LAURENT.

Sans doute; hier, c'était votre fête.

BONNIN.

Eh bien, Pierre, conçois-tu cela ?

PIERRE.

Il a raison, et votre conduite envers mon fils me révolte; aussi, tenez, mon père, je vais le reprendre chez moi, vous n'êtes pas juste.

BONNIN.

Et tu me disais hier que j'étais le meilleur des pères.

PIERRE.

Ah dame! comme dit le beau-frère, c'était hier votre fête.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

BONNIN, *seul.*

Ils s'en vont tous deux plus fâchés contre moi qu'avant cette maudite fête. Ah! je commence à n'être plus si enchanté; cependant, ma femme a fait de son mieux pour me faire plaisir, et je lui en ai l'obligation. Ah ! la voici.

SCENE VIII.

BONNIN, Mad BONNIN.

BONNIN.

Te voilà levée de bonne heure, ma chère amie! tu avais besoin de repos, tu t'es donné hier tant de peine.

MAD. BONNIN.

Ne parle pas de cela, compte-tu pour rien le plaisir de te fêter ?

BONNIN.

C'est là que l'on reconnaît cette tendresse conjugale, cette union des cœurs...

MAD. BONNIN.

Qui ne se trouve que chez les bonnes gens.

BONNIN.

Ah! j'ai été touché de tout ce que l'on m'a dit !

Digitized by Google

MAD. BONNIN

N'est-ce pas mon ami, que c'était touchant ; eh bien! tu peux t'attendre que tous les ans, je te ferai une surprise comme celle-là.

BONNIN.

Par exemple, cette fête va te coûter bonne.

MAD. BONNIN.

Je n'en sais rien.

BONNIN.

Tu vas le savoir ; tiens voilà les mémoires.

MAD. BONNIN.

A quoi bon me les montrer ?

BONNIN.

C'est que ces gens vont revenir chercher leur argent.

MAD. BONNIN.

Et avec quoi voulez-vous que je les paie ?

BONNIN.

Avec tes petites épargnes ; tu as gagné à la bouillotte cet hiver.

MAD. BONNIN.

J'ai gagné et j'ai perdu : je t'assure mon ami que je n'ai rien mis de côté.

BONNIN.

Il est joli celui-là, et qui donc payera ma fête ?

MAD. BONNIN.

Vous apparemment.

BONNIN, *stupéfait.*

Ah ! madame Bonnin, voilà une surprise à laquelle je ne m'attendais guère.

MAD. BONNIN.

Comment monsieur, vous n'êtes pas plus reconnaissant ?

BONNIN.

Reconnaissant de quoi ? du moment que l'on me fait payer ma fête, c'est moi qui me la suis donnée à moi-même.

MAD. BONNIN.

Voilà une ingratitude !...

BONNIN, *fâché.*

Ah ! çà, madame, vous moquez-vous de moi ? où voulez-vous que je trouve de l'argent. Il faut de l'ordre dans le commerce. J'ai payé hier une forte somme à mes ouvriers ; j'ai aujourd'hui des billets à solder, et vous savez que les miens n'ont jamais été protestés. Je n'ai pas 25 louis à jeter par la fenêtre. Ce n'est pas tout, mes meubles brisés, mon vin bu, ma maison en désordre, et ce qui me fait le plus de peine,

Digitized by Google

voilà une dispute effroyable, lorsque depuis quarante ans nous avions toujours été d'accord.

MAD. BONNIN.

Ah! monsieur, vous me faites des reproches qui me sont bien sensibles!

BONNIN.

Mon gendre et mon fils sont furieux : ils viennent de me faire une scène pour votre beau Ledoux, et c'est cette maudite fête qui est cause de tout cela. (*Il tombe sur un fauteuil d'un côté du théâtre, madame Bonnin de l'autre.*)

SCÈNE IX.

Les Mêmes, JEANNETON, *son paquet sous le bras.*

JEANNETON, *tristement.*

Not' maître, vous m'avez donné mon compte, je viens vous faire mes adieux et vous demander mes gages.

MAD. BONNIN.

Vous nous quittez, Jeanneton?

JEANNETON.

Hélas! madame, monsieur me renvoie; j'ai eu tort, j'ai mal répondu à monsieur; mais j'étais toute étourdie : c'est cette diable de fête!

BONNIN.

C'est vrai. Vous voyez, madame, Jeanneton qui avait toujours été douce et honnête, m'a manqué essentiellement... Allons, Jeanneton, je vous pardonne, restez avec nous; mais une autre fois soyez plus honnête, plus respectueuse.

JEANNETON.

Ah! not' maître, je ne vous manquerai plus, ce n'est pas tous les jours fête. (*Elle s'essuye les yeux.*)

SCENE X.

Les Mêmes, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE.

Maman, le tapissier et les autres fournisseurs sont là-bas qui vous demandent.

BONNIN, *à part.*

Que va-t-elle faire? voyons son embarras.

Digitized by Google

JOSÉPHINE.

Mais que vois-je ! Personne ne répond. Jeanneton pleure dans un coin, vous avez l'air de bouder... et moi, je ne suis pas trop gaie non plus. M. Ledoux va venir, et ma mère qui n'a cessé de dire hier qu'il était charmant... J'ai bien peur qu'elle ne veuille aussi que je l'épouse.

SCENE XI.

Les Mêmes, M. et Mad. PIERRE, M. et Mad. LAURENT, *qui ont entendu les derniers mots.*

MAD. LAURENT.

Non, ma fille, ne crains rien, ton père n'y consentirait pas; Edouard nous a fait entendre raison.

PIERRE.

Ah ! dame, c'est que mon fils n'est pas pour rien élève du barreau; il a de l'éloquence.

LAURENT.

C'est lui qui nous a réconciliés.

MAD. PIERRE.

Qui nous a démasqué M. Ledoux.

LAURENT.

Un homme qui veut épouser la fille d'un maître tapissier, et qui s'avise d'acheter à crédit chez un autre des meubles de hasard.

PIERRE.

Qui ordonne ici des fêtes où l'on brûle de mauvaise huile, quand je vends de la bonne bougie.

BONNIN, *à Laurent.*

Et qui vient me faire dépenser vingt-cinq louis, quand c'est juste la moitié de ce que je vous dois.

LAURENT.

Du tout, beau-père, je les ai reçus. Ne me les avez-vous pas envoyés, quand je vous ai quitté un peu fâché.

BONNIN.

Envoyé !.. par qui ?

LAURENT.

Par Edouard.

BONNIN.

Je ne l'ai chargé de rien.

MAD. PIERRE.

Il va venir, cela s'expliquera.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

Les Mêmes, LEDOUX.

LEDOUX.

Eh bien! mes amis, me voilà. Il n'y a pas de bonne fête sans lendemain... et ce pâté, l'ouvrons-nous?

MAD. BONNIN, *se levant du fauteuil où elle était restée.*

Ah! M. Ledoux, venez vous défendre. Tout le monde ici est ligué contre vous.

LEDOUX.

Comment!.. Pourquoi?.. La fête n'était-elle pas charmante? Quelqu'un a-t-il des reproches à me faire sur le goût, la distribution, la...

BONNIN.

Non, c'est sur le prix.

LEDOUX.

Voyons les mémoires... ils doivent être raisonnables.

BONNIN.

Ce n'est pas cela. Vous savez que dans le commerce, on a des momens de gêne; je suis dans ce moment-là. Vous connaissez tous ces gens, puisque c'est vous-même qui avez pris la peine de commander la fête; priez-les d'attendre leur paiement quelques jours.

LEDOUX.

C'est parce que je les connais, que je vous réponds qu'ils ne voudront pas attendre.

BONNIN.

Comment! à votre recommandation?

LEDOUX.

Que pouvez-vous espérer de ces gens-là? Cela ne connaît ni les procédés, ni les égards, ce sont des brutaux. Ah! mon dieu! les voilà.

SCENE XIII.

Les Mêmes, BRILLANT, ACAJOU, LE TRAITEUR.

ACAJOU.

Vous nous avez dit, monsieur, de repasser dans deux heures. Voilà une demi-heure que nous sommes là-bas à attendre.

Digitized by Google

MAD. BONNIN.

Quel affront !.. et vous ne me l'évitez pas, M. Ledoux?

LEDOUX.

Que voulez-vous que j'y fasse?

BONNIN.

Je vais vous dire, moi, ce qu'il faut faire. Depuis un an, Mad. Bonnin, vous me reprochiez de perdre au jeu. J'amassais pour vous faire une fête; je ne vous l'aurais pas fait payer, moi... mais puisqu'il faut que je paie la mienne, voilà le fruit de mes économies et de mes privations.

(Il paie les fournisseurs qui sortent.)

MAD. BONNIN.

Ah! mon ami, voilà un trait !..

MAD. PIERRE.

Aussi beau que celui d'Edouard.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, ÉDOUARD, *qui a entendu les derniers mots.*

ÉDOUARD.

Qu'ai-je donc fait de si beau, mère?

PIERRE.

Te voilà. Tais-toi, tais-toi.

BONNIN.

Non, non, parle, Edouard. Où as-tu trouvé les 1200 francs que tu as porté chez ton oncle ?

ÉDOUARD.

C'est mon père qui me les a remis.

LAURENT.

Comment, beau-frère ?

PIERRE.

Eh bien! oui, puisqu'il faut vous le dire. Je passe pour économe; mais c'est afin de pouvoir obliger dans les occasions importantes.

BONNIN.

Mes bons amis, la fête d'hier n'est rien, voilà la véritable fête, celle qui touche mon cœur. Soyons toujours bonnes gens, vivons en famille, nous aurons des plaisirs qui ne coûtent rien, et qui rapportent beaucoup.

Digitized by Google

MAD. BONNIN.

Mes amis, il faut aujourd'hui que tout le monde soit heureux. Edouard, Joséphine, si vos parens y consentent...

JOSÉPHINE.

Ah ! ma bonne maman, ils n'auront jamais tant de plaisir à vous obéir... ni moi non plus.

PIERRE.

A la bonne heure, ma mère.

MAD. LAURENT.

Edouard, j'en suis bien contente, tu es un aimable garçon.

LEDOUX.

M. Edouard, sans rancune. Vous êtes préferé, c'est tout simple : il y aura une grande fête pour célébrer votre heureux hyménée ; vous savez comme je les ordonne, chargez-moi des détails.

BONNIN.

Attendez l'invitation. (*Ledoux sort.*)

JEANNETON.

Bon débarras, il ne prendra plus mon laurier pour ses couronnes.

SCENE XV ET DERNIÈRE.

JEANNETON, M. et Mad. PIERRE, M. et Mad. BONNIN, JOSÉPHINE, EDOUARD, M. et Mad. LAURENT.

M. BONNIN.

Eh bien ! ma femme...

MAD. BONNIN.

Eh bien ! mon ami...

BONNIN.

Me donneras-tu encore une fête ?

MAD. BONNIN.

N'achève pas, j'en suis honteuse.

BONNIN.

Eh bien ! je t'en ferai une, moi. Il n'y aura que nos enfans, quelques vrais amis, point d'étalage, de la franche gaîté, et l'on y observera la différence qui doit exister entre la fête d'un grand seigneur et la fête d'un petit bourgeois de Paris.

Digitized by Google

VAUDEVILLE.

Air : *On nous dit qu' dans le mariage.* (de Camille.)

BONNIN.

Désormais, le jour de ma fête,
Point de bal, un petit banquet;
Entre nous, une chansonnette,
Un baiser, un simple bouquet.
Nos fêtes désormais
Seront, sans tant d'apprêts,
Moins brillantes, mais plus sincères,
Comme en faisaient (*ter.*) nos pères.

LAURENT.

Les magasins de confiance
Sont très-ornés et fort bien peints,
L'or y paraît en abondance;
Mais les tiroirs n'en sont pas pleins.
Les nôtres sont plus vieux,
Moins beaux; mais j'aime mieux
Y faire de bonnes affaires,
Comme en faisaient (*ter.*) nos pères.

JEANNETON.

Ma mère était bonn' cuisinière;
Dans son état elle eut beau jeu:
En l'imitant, j'pourrai, j'espère,
Dev'nir comme elle un cordon bleu.
Ell' faisait, dans l'quartier,
Danser l'anse du panier.
Ell' s'enrichit à sa manière,
Et je ferai (*bis*) tout comme a fait ma mère

ÉDOUARD.

A présent dans ses comédies,
Plus d'un auteur, qu'on applaudit,
Pour comique met des folies,
Et du jargon pour de l'esprit.
Peut-être est-ce charmant?
Je n'en sais rien, vraiment;
Mais il faudrait tâcher d'en faire
Comme en faisait (*ter*) Molière.

JOSÉPHINE, *au Public.*

Dans le domaine de Thalie
Nos ayeux pouvaient moissonner;
Par eux la récolte est finie,
Il ne nous reste qu'à glaner.
Après ces grands talens,
Ainsi que des enfans,
Nous espérons que le parterre
Aura pour nous (*bis*) l'indulgence d'un père.

FIN.

Digitized by Google